

1

Vous n'allez pas m'aimer.

Il y a de quoi. Je suis flic, seul et antipathique. Seul, mais en permanence accompagné de mon ange immaculé sur l'épaule droite, qui me saoule avec ses bondieuseries et ses bonnes manières, me suggérant que je pourrais être plus engageant, un peu chaleureux et un minimum courtois, et mon diable écarlate qui le contredit sur l'autre épaule et dans tous les cas, me susurrant à l'oreille que j'ai bien raison d'être un sale type, que les autres ne méritent pas mieux que mes yeux durs et mes aboiements. Œil pour œil, dent pour dent, la vie. Il serait plus simple de me débarrasser de l'un d'eux. N'importe lequel, pourvu qu'ils arrêtent de se chamailler. J'en ai mal au crâne.

À en croire mes résultats scolaires et mes ébats primaires, je ne suis ni intellectuellement bête ni physiquement repoussant mais je n'ai pas envie d'être gentil.

Flic à la rigueur, même si je déteste ce boulot. Il me permet au moins de vivre. Mais seul et antipathique, c'est plus difficile à gérer.

La solitude est-elle la cause de l'antipathie ou sa conséquence ? Une célèbre et sempiternelle théorie de basse-cour. Mais si j'écrasais dans l'œuf cette noirceur avant qu'elle ne remonte à la surface, je me trouverais

peut-être une petite poule. Ce qui m'éviterait de réfléchir à ma vie, comme en ce moment, les yeux dans le vague, assis à mon bureau.

Chienne de vie !

C'est un stylo qui me sort de ma rêverie. Celui de Fanny, l'hôtesse d'accueil, qui vient de le jeter violemment contre ma porte vitrée. Elle serait personnage de bande dessinée, des éclairs sortiraient de ses yeux. Elle me fait de grands signes dans tous les sens. On dirait l'interprète des débats de l'Assemblée nationale, sur la trois, dans son petit médaillon. Eh oh, je ne suis pas sourd ! Un téléphone... qui sonne... dans mon bureau ?

Ah oui, tiens !

Et je dois lui ramener son stylo aussi. Ben voyons. Pour lui éviter de bouger ses grosses fesses. Ça, c'est moi qui le pense. Mais je lui épargne mon opinion, même en langue des signes. Si elle arrêta aussi de bouffer des cacahuètes à longueur de journée et qu'elle venait à pied au boulot ou au moins en vélo. Elle habite à trois rues d'ici. Je le sais, je l'ai vue monter dans sa voiture devant chez elle, le deuxième jour de mon affectation. Au troisième, je lui ai balancé qu'elle ferait mieux de commander un container de cacahuètes directement aux Chinois, ils lui feraient un prix. Comme ça, elle pourrait s'acheter un vélo. Elle m'a répondu d'aller me faire foutre.

L'appel a rebasculé chez elle, faute de réponse. Je la vois appuyer sur son poste avec la même vigueur que le type qui s'acharne sur une télécommande qui ne marche pas, en m'envoyant une nouvelle salve d'éclairs. Je décroche enfin, en lui adressant un sourire de vendeur de cuisine.

— Lieutenant, nous l'avons localisé ! Une petite ferme isolée sur les hauteurs du village. Les Hauts-Bois. L'adjudant Gauthier connaît.

— Parfait, gardez vos positions, à couvert, jusqu'à nouvel ordre. On arrive avec du renfort.

Enfin un peu d'action. Trois semaines que je suis là et rien de bien excitant. Cette mutation pour l'Ariège ne m'emballait guère mais il me fallait cette augmentation. Absolument. Le banquier commençait à faire des ronds dans le ciel, un vieux réflexe de vautour quand la lionne est sur le point de croquer l'arrière-train d'un zèbre à bout de souffle. Moi, c'est l'aide à domicile que j'ai embauchée pour Madeleine qui me croque l'arrière-train. Enfin, façon de parler, hein ?! Elle n'est plus toute jeune, plutôt moche, et parle fort, une habitude prise au contact des vieux dont elle s'occupe. Mais elle est gentille avec eux. C'est déjà ça.

Ainsi, mon compte flirte de plus en plus avec le découvert autorisé. Je n'ai jamais été bien riche mais là, c'est Padirac ! Et l'interdit bancaire me pend au nez.

Pourquoi ça ne m'emballa pas ? Parce que je suis un gars de la ville, que je ne connais rien d'autre et qu'en Ariège je vais m'ennuyer. La seule chose positive, c'est que je vais pouvoir aller rôder autour des châteaux cathares avec mon VTT et mes feuilles à dessin. C'est tout. Pour le reste, à la brigade, on m'a prévenu : *Dans ton secteur, c'est surtout des agriculteurs*. Super ! Amis bouseux, me voilà...

Après une bonne heure de route, nous traversons le village et bifurquons vers la ferme en question. Gauthier m'a décrit la situation. Il connaît, il est du coin. Une femme seule sur l'exploitation. D'après lui, elle n'est

pas complice, c'est sûr. Je lui fais remarquer que si on retrouve ce dénommé Martin là-bas, elle aura quand même des ennuis. Il précise aussi qu'elle a du caractère.

— Ça change quelque chose à l'interpellation ?

Il répond d'un vague sourire sur les lèvres en regardant le paysage. Je ne vais pas me laisser impressionner par une vieille fermière non plus !

Nous nous arrêtons en contrebas, au pied d'une grande bâtisse.

— Déployez-vous autour des bâtiments. Et pas de conneries, les gars.

Huit hommes sous mes ordres. Ça me change. Ça fait partie de l'augmentation. Première intervention sur le terrain, ils m'attendent au tournant. La jauge est en équilibre...

Gauthier et moi avançons vers la grande cour délimitée par un bâtiment en U. Deux gendarmes nous accompagnent. Les autres encerclent la ferme avec pour consigne d'en fouiller chaque recoin. Pour nous, il s'agit d'interpeller la fameuse fermière caractérielle.

Au bout du chemin, un panneau en bois : *Chien lunatique.*

— C'est quoi, un chien lunatique ? je demande à Gauthier.

— Un jour, il vous renifle l'entrejambe en remuant la queue et, le lendemain, il vous mord dans les roubignoles.

— C'est une blague ?

— Non, une image. Il n'est pas méchant mais il garde la ferme.

Allons bon ! Une fermière caractérielle, un chien lunatique ! Et ses vaches, elles sont schizophrènes ?

Nous avançons prudemment dans la cour.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

— La machine à traire, lieutenant. Il est dix-sept heures. Elle doit y être.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Marie Berger.

— Vous la connaissez ?

— Un peu. Je suis du village d'à côté. Elle a une réputation.

Une réputation ? Quelle réputation ?

Il n'a pas le temps de me répondre. La fermière réputée caractérielle est déjà dehors, attirée par les aboiements appuyés de son lunatique de chien qu'on entend dans la salle de traite.

Ah ben, mince alors !

Moi qui m'attendais à voir sortir une vieille paysanne bien bâtie, un fichu sur la tête, une jupe à grosses fleurs au-dessus des bottes et quelques poils au menton. Elle est jeune, la trentaine, et porte une cotte de travail bleue, largement trop grande pour elle. Je serais le bonhomme *Michelin* dedans. Une brindille. Qu'est-ce que c'est que ce truc dans sa main droite ? Elle a beau sembler inoffensive, je la mets en joue. La réputation, le caractère, le truc bizarre dans la main, le chien lunatique et les vaches schizophrènes, je me méfie...

— Ne bougez pas ! Nous recherchons un dénommé Martin. Jean-Raphaël Martin. Tout porte à croire qu'il est ici.

J'aboie.

— Tout porte à croire que vous allez vite baisser

cette arme si vous voulez que je vous réponde. Je n'ai rien à me reprocher. Et vous allez me parler autrement !

Elle a dû voir mon coup d'œil vers sa main, parce qu'elle ajoute dans la foulée :

— Le désinfectant pour pis de vache n'est pas dans la liste des armes blanches. Ou bien si ?

J'entends pouffer Gauthier. Je comprends mieux sa remarque de tout à l'heure. Préciser son trait de caractère changeait quelque chose à l'interpellation. Les deux gendarmes se sont retournés pour rigoler discrètement avant de reprendre leur sérieux. Tant bien que mal. Je baisse mon arme et la range dans son étui. Ça commence fort. Je déteste qu'on se foute de moi.

Je prends ma respiration pour poursuivre mon interrogatoire quand je la vois tourner les talons et repartir dans la salle de traite.

— Mais elle s'en va ?

— La traite, lieutenant... Elle ne peut pas faire attendre ses vaches. Si vous voulez la questionner, il va falloir la suivre ou attendre la fin.

Non, mais je rêve.

En trois minutes, elle vient de me foutre la honte devant la moitié de mon équipe qui ne manquera pas de le raconter à l'autre avant ce soir. Pour qu'ils me prennent au sérieux, c'est donc grillé. Ça, c'est fait. Merci, mademoiselle !

Ça jure un peu, le caractère de cochon avec le corps de gazelle. Ou alors, la gazelle a avalé une lionne. Pour une fois, la chaîne alimentaire qui part dans l'autre sens. Cela dit, pour vivre seule ici, dans ce trou perdu, à gérer un troupeau de vaches, il faut sûrement une

bonne dose de courage et de détermination, donc du caractère. Surtout si elles sont schizophrènes.

Elle est quand même jolie de face et dotée d'un beau petit cul bien ferme de dos. Là, c'est le bout de mon cerveau macho qui vient de siffler comme un Italien sur la plage. Ça doit être la surprise. Il était programmé pour voir une dondon-jupe-à-fleurs, avec un tablier à carreaux. Ceux qu'on trouve dans le catalogue de *La Redoute* juste avant les sous-vêtements. Madeleine en commandait un de temps en temps pour faire le ménage. Et moi, je feuilletais les pages suivantes, sous la couverture, avec ma lampe de poche, quand elle était couchée, pour ne pas qu'elle me surprenne en train de respirer fort.

Cerveau masculin surpris ou en manque. Ça fait combien de temps que... ?

Bon, ce Martin, il faut qu'on le trouve. Le curé a porté plainte. À moins d'un miracle, il ne prêchera pas dimanche prochain. Il l'a quand même salement esquiné.

La salle de traite est petite et sombre. Je descends dans la fosse où elle s'affaire autour de ses vaches. La machine est trop bruyante pour s'entendre de loin.

— Est-ce que quelqu'un se cache chez vous ? Il vaut mieux nous le dire. Mes hommes fouillent la ferme, ils finiront bien par le trouver.

— Qu'est-ce que Jean-Raphaël ferait ici ? Attention !

— Attention à quoi ?

Elle n'a pas le temps de répondre. Je sens des écla-boussures chaudes dans le cou suivies d'une odeur d'urine. Et merde ! Manquait plus que ça. Gauthier ne

s'est pas mouillé, c'est le cas de le dire. Il est resté en hauteur, dans l'encadrement de la porte. Il aurait pu me prévenir. Ah non, bon sang ! Maintenant, c'est l'autre à côté qui chie.

— Elles font souvent ça ?

— Quand on les dérange... Il y a de l'essuie-tout derrière vous. Et Jean-Raphaël, qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Il a agressé le curé du village pour lui voler la recette de la quête. Ce n'est pas une grosse somme, mais le curé est bien amoché. Ce n'est pas la première fois apparemment. Cette fois-ci, il veut porter plainte.

— Quel idiot !

— Le curé ?

— Non, Jean-Raphaël. De toute façon, je ne vois pas pourquoi il serait là.

— Parce que mes hommes l'ont vu se diriger vers votre ferme et ne pas en repartir.

— Alors, je ne suis pas au courant. Je ne passe pas ma journée assise sur mon banc dans la cour à regarder qui arrive et qui repart, j'ai mieux à faire, et le chien était avec moi pour rentrer les vaches tout à l'heure. Vous n'avez qu'à chercher, moi, je n'ai pas le temps.

Agréable et coopérante. On va bien avancer avec elle. M'étonne pas qu'elle soit célibataire !

Gauthier me fait alors signe discrètement. Ils l'ont trouvé. Ce n'était pas bien difficile. Il est dans la cour, encadré par deux gendarmes, les menottes aux poignets, de la paille dans les cheveux et un sourire un peu simplet sur le visage. Idiot semblait le mot adapté. Le temps de lui signifier ses droits, ils l'embarquent dans l'un des véhicules.